



L'équipe de Survival en mer du Nord (test de l'héliographie).

La survie : un art venu d'ailleurs

Survivre. Un mot qui jusqu'ici était écrit en marge de notre société. Mais peu à peu, voici que les événements le forcent à entrer dans notre vie courante : le nombre croissant de navigateurs inexpérimentés, le développement du tourisme d'aventure, les expéditions à caractère insolite, tout cela provoque de plus en plus d'accidents. On peut y remédier, nous dit un jeune Français installé en Belgique, qui y croit dur comme fer : à défaut de pouvoir, comme en Amérique, enseigner la survie à l'école, il enseigne une école de survie.

JEAN-PIERRE Mainnevret est drogué. Drogué de survie. De la survie, il en bouffe, il en crève, il n'en peut plus parfois. Et comme s'occuper de survie, ce n'est pas tellement rentable à notre époque, tout cela devient en quelque sorte un cercle on ne peut plus vicieux : Jean-Pierre est parfois obligé de survivre pour continuer à s'occuper de la survie. C'est-à-dire faire des petits boulots ci et là, développer la grande magouille, s'occuper d'un tas d'autres choses tout en continuant de respirer survie, de dormir survie, de vivre survie. Beau programme. Mais Jean-Pierre est incapable de faire autre chose : c'est une vocation, un apostolat qui lui est chevillé au corps. Que voulez-vous ? Dans des cas pareils, on ne choisit pas. D'ailleurs, cela a commencé dès son plus jeune âge. Quand il accompagnait son père bûcheron dans la forêt de peur qu'il ne lui arrive quelque chose, c'était déjà de la survie qu'il faisait. Plus tard, dans ses voyages d'adolescent, quand il se rendait compte que son pote médecin était complètement dé-

routé par le terrain, que les piquets de tente étaient mal fichus et que le radeau gonflable se dégonflait, c'était également de la survie qu'il faisait. La phase active a suivi immédiatement les premiers balbutiements : des grandes expériences comme celles de Bombard, des bouquins, des lettres, un ami, des contacts. A 25 ans, Jean-Pierre prend conscience d'une double réalité : d'une part, il existe un monde de la survie, structuré, documenté et terriblement efficace. Mais c'est un monde fermé, réservé aux initiés en quelque sorte. De l'autre, c'est un public qui en a grand besoin : les vacanciers du Club Méditerranée qui s'en vont faire une balade dans le désert et n'en reviennent plus ; les aventuriers de la petite semaine qui se disent tout le temps — pourquoi pas nous ? ; les alpinistes trop téméraires et les navigateurs pressés qui eurent trop peur de mourir et qui, grâce à quelques menues connaissances, auraient pu vivre. Entre ces deux réalités, c'est le gouffre : l'information ne passe pas. Ou elle passe mal. Et comme Jean-Pierre sent depuis sa plus tendre enfance que, dans ce domaine, il peut faire quelque chose pour le bien — ou pour le pied — de tous, il décide de lancer un pont. Pont de singe ou de béton, qu'importe si, déjà, on peut relier les deux bords...

L'information et son mode d'emploi

L'idée de Jean-Pierre Mainnevret est plus forte que son idéal : c'est le propre de tous ceux qui ne se rendent pas vraiment compte de la densité de leur action. C'est sans y prêter attention que ce jeune Français ►



En vendant du mauvais matériel, on joue avec la vie.

est entré dans le monde de la survie. Comme certains entrent en religion — ou même en politique. Cette approche d'ailleurs lui a permis un cheminement personnel et original, dégagé du contexte traditionnellement accroché, comme un bagage pesant, au phénomène de la survie. A écouter ce fils de bûcheron, on est loin des expériences africaines et des paracommandos lâchés en pleine brousse avec pour mission d'essayer de rejoindre un objectif forcément éloigné et presque inaccessible... Jean-Pierre n'est pas le maso de la survie. Inventer des difficultés pour le plaisir de sonder les limites de ses propres forces : très peu pour lui. Il oriente plutôt ses recherches vers une conception plus pragmatique et plus quotidienne de la survie. « Pour moi, explique-t-il, un clodo, c'est un type qui fait de la survie ». Et c'est à ce niveau que l'on comprend que l'expérience de Mainnevret est intéressante : non content de lancer le pont, de faire passer l'information, ce passionné se préoccupe aussi d'y joindre le mode d'emploi. L'application des méthodes de survie : voilà le terrain sur lequel Jean-Pierre Mainnevret veut différencier son action.

A commencer par la mise en condition : apprendre aux gens à avoir les réactions qu'il faut au moment où il le faut. « La survie dépend à 80% du mental ». Pour ce faire, point d'hésitation à employer les techniques de la sophrologie et à programmer des cours de musculation mentale. Pour suivre : la dénonciation de la bureaucratization qui touche la construction du matériel même. Les radeaux de survie vendus en France par exemple, sont fabriqués certes suivant les critères imposés par la loi, mais ces critères se heurtent à ceux qui sont engendrés par la période de crise : il faut une ancre flottante ? Elle sera de mauvaise qualité, l'impératif économique de rentabilisation étant inconciliable avec celui de fiabilité. De plus, certains constructeurs reconnaissent essayer leur matériel en piscine et non dans les circonstances dans lesquelles il devra être utilisé. Bref, on joue avec la vie. La vie des gens.

Ceux qui ont le feu sacré, dit-on, échouent rarement. Voilà des années que Mainnevret se bat. Voilà des années qu'il se forge une idée bien spécifique des méthodes de survie et de leur enseignement. Le bout du tunnel est proche : en effet, Jean-Pierre maintenant n'est plus seul. Au cours des ans, il a évidemment rencontré des gars tout aussi passionnés que lui : des militaires, des moniteurs, des officiers radio de la marine

marchande, des navigateurs, des voyageurs, tous spécialistes de la survie. L'équipe se forme le plus naturellement du monde. Et elle devient tellement homogène que tous décident de la mise sur pied d'une association : « Survival Research Association ». L'anglais, parce que tout ce qui se passe au niveau survie, c'est dans les pays anglo-saxons qu'il faut aller le chercher : Angleterre, Irlande, U.S.A. et Australie. Grâce à un solide réseau d'adresses, de tuyaux et de combines, l'association est en contact avec la terre entière. A chaque nouvelle technique, nouvelle découverte, nouveau témoignage — il y a des spécialistes qui s'occupent uniquement d'interroger les rescapés des accidents — le télex de Bruxelles fonctionne et le fichier grossit. La collecte des informations et des documents n'est pas la seule activité de Survival. L'équipe étant au complet et les gars bien rodés, on passe à l'action : des cours de techniques de secourisme, de survie et de musculation mentale ; des stages pratiques aussi, en mer du Nord plusieurs fois par an et dans d'autres milieux propices à la survie. Cet été par exemple, l'association a mis au point un stage de « survie en jungle ». Trois semaines en Amazonie à se faire initier aux impératifs de la vie en pleine forêt : apprentissage de l'emploi de la machette, de son affûtage et de son respect ; construction d'un abri rudimentaire, orientation, marquage de la piste, techniques primaires de chasse, reconnaissance des animaux dangereux, discernement entre les plantes comestibles et les autres. Bref, toute une initiation à la vie sauvage. Pour l'an prochain, on prépare une expérience de survie dans les régions froides : construction d'un abri polaire, fabrication de raquettes et techniques du feu sont au programme. « Tu comprends, me confie Jean-Pierre, les gars qui viennent effectuer un stage chez nous, ils doivent se rendre compte qu'une cuiller, ce n'est pas seulement une cuiller ; et puis aussi... ils doivent pouvoir se marrer... »

Survivre en Europe ?

Il y a des années que Jean-Pierre devine la question, ce n'est donc plus une question-piège. D'ailleurs, c'est celle-là même que tout le monde lui pose, de vive voix, avec les yeux ou avec le cœur : la survie, en a-t-on vraiment besoin ? Qui ? Et quand cela ? Il est vrai que, si aux States les estimations prouvent qu'au moins une ►



Essai d'un solarstyle : de l'eau douce est fabriquée à partir de l'eau de mer.

fois dans sa vie un Américain se trouvera « en position de survie », en Europe par contre, il n'en va pas de même. Pourtant, les arguments en faveur d'une connaissance des techniques de survie, il faut le reconnaître, ne font pas défaut : en ce qui concerne les voyages par exemple, les circuits actuels se déroulent de plus en

plus en vase clos, situation qui rend les participants encore plus vulnérables au moindre faux pas de la machine à fabriquer des vacances. Chaque année, on déplore davantage d'accidents de neige et d'avalanches : les inondations et les séismes. Plus le confort est extrême, plus le choc des accidents se supporte mal. Le « ça n'arrive qu'aux autres » est une bien mauvaise habitude. Si Jean-Pierre et son équipe croient à l'imminence des techniques de survie, c'est que cette dernière n'est pas nécessairement liée à l'alternative implacable de la mort.

La définition qu'ils en donnent les situe bien sur ce point : la survie c'est évidemment essayer de se maintenir en vie avec un minimum de moyens le plus longtemps possible, mais c'est aussi une tournure d'esprit, un déverrouillage de l'imagination, une adaptation à l'environnement et à l'événement. D'ailleurs en Amérique, c'est déjà bien autre chose : la survie, c'est devenu une mode. Après le roller-skate, le jogging et le skateboard, on apprend maintenant à survivre. Voilà pourquoi ça commence à prendre chez nous. Dans cette optique, il est normal que cela marche.

Car l'homme du XX^{ème} siècle vit confondu par le progrès et les technologies. Périodiquement il a besoin de retrouver ses origines. De se transformer en australopitèque pensant qui ne pense plus. Si ce n'est à sa survie, à ses besoins primaires, à la conservation du feu ou à la guerre, la guéguerre évidemment... Ça vous dit quelque chose, non ?

Michel BRENT ◊

« Survival Research Association ». 68, Galerie Ravenstein, Bruxelles 1000. Tél. 512.21.53.



Temps difficiles, temps des vainqueurs: BMW Série 7

Depuis des années, BMW est un précurseur dans la technique automobile. Bien avant la crise pétrolière, le moteur 6 cylindres BMW associait le confort de la conduite à une puissance économique, en exploitant toutes les ressources d'une cylindrée réfléchie.

L'application rationnelle de la micro-électronique rend compatibles le confort et le plaisir de conduire une berline de grande classe avec la sobriété actuelle et les exigences de demain. C'est pourquoi les BMW Série 7 sont la meilleure réponse aux exigences économiques d'aujourd'hui.

728i 732i 735i 745i

Ets HOUYOUX S.A.

Rue de Neufchâteau 7/11 — 1060 Bruxelles
Tél. 02/537.50.18

Avenue Mommaerts 4 — 1140 Bruxelles
Tél. 02/736.40.20

